

La peur a t-elle un visage ?

Par Eric Sandlarz, psychologue clinicien au Centre Primo Levi

Intervention extraite du colloque « Peur et responsabilité » organisé par l'Hôpital Echirolles le 5 juin 2015

Le centre Primo Levi a été fondé il y a 20 ans ; son mandat est le soin et le soutien aux victimes de la torture et de la violence politique. Une équipe pluridisciplinaire composée de 6 psychanalystes, 2 médecins généralistes, 2 assistants sociaux, une juriste et 2 accueillantes tente de répondre à des demandes singulières ordonnées le plus souvent autour d'une situation de détresse sans recours qui a bouleversée les repères identificatoires de nos patients. La psychanalyse est mise à rude épreuve quand la précarité sous toutes ses formes, sociales, juridiques, sanitaires, psychiques distille la peur au quotidien. Non pas celle du lendemain mais de l'instant qui se dilate à l'infini. La répétition des avanies maintient le sujet en position d'objet exposé à la jouissance d'autrui. « Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous : aussi peut-on qualifier de non-humaine l'expérience de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme » écrivait Primo Levi.

L'Histoire ici est celle des sans-lieux, sans papiers, sans noms voire sans sépultures qui ne peuvent rester indifférent à la déréliction sociale ou psychique car ils craignent par dessus tout de chuter dans la clochardisation ou de basculer dans la folie. Notre responsabilité pour autrui est de tenter de faire entendre la voix des sans-voix à l'heure où la Méditerranée est en train de devenir une fosse commune pour tous les anonymes qui fuient les massacres et la persécution. Elle est de parler de cette humanité superflue aux yeux de nos gouvernants dont le souci électoraliste les entraînent à noyer discursivement les réfugiés dans la masse des migrants pour mieux se présenter comme garant de l'ordre et de la sécurité sur le territoire de notre République. Les règles du langage sont peu à peu transformées pour que l'homme ne puisse plus avoir conscience de ses actes. Le mal se banalise par désaffection, absence de pensée et de jugement propre.

Comme le souligne le rapport du commissaire aux droits de l'homme du Conseil de l'Europe en date du 17/02/15, on constate « un inquiétant effritement de la cohésion sociale et du principe d'égalité » en France... la responsabilité de la classe politique est évidente. Car « certains membres de la communauté politique tiennent des discours haineux et contribuent ainsi à la banalisation de tel propos. Leur langage donne un signal [à tous les citoyens]. » Pourtant conserver sa souveraineté à l'espèce humaine dans le cadre d'une éthique de la responsabilité, exige que chacun singulièrement puisse se prémunir des mêmes droits fondamentaux et que soit protégé l'ensemble des êtres vivants comme préservé la nature elle-même. Alors nous qui travaillons avec « le peuple qui manque » sommes de plus en plus inquiet du renouveau d'un lien social fondé sur la

peur, trop familier à d'autres époques ou dans d'autres contrées. Il ne peut se développer sans l'appui de la haine, celle de l'étranger, plus précisément de l'altérité.

Si une sorte de gémellité noue la peur et la haine, la première semble la plus primitive, au point que même la mouche drosophile l'éprouve quand une ombre plane au-dessus d'elle. C'est au cours « d'événements anciens, d'importance vitale, éventuellement pré-individuels » qu'elle se serait incorporée à la vie psychique. Elle est donc une émotion de base, un premier état d'affect ; « précipité de très anciennes expériences vécues traumatiques [qui] seront évoquées dans des situations similaires comme symboles mnésiques ». Ces derniers, en tant que reproductibles, sont des signifiants qui font place à l'affect, en crée le lieu.

Cette scène originaire est représentée par le cri d'appel vers l'Autre pour que cesse la première peur, celle qui va déterminer notre rapport au monde, aux autres, à la vie. En effet, avant l'avènement subjectif, la venue au monde de l'*infans* est caractérisée par son impuissance primitive. Il lui est impossible de persévérer dans son être sans un environnement qui le porte, à tel point que sa sortie de cette bulle originelle sera la cause de la peur initiale, celle de mourir. C'est à partir d'elle que se détermineront le temps, l'espace, le sujet.

La haine, plus ancienne que l'amour, provient du refus primordial que le moi narcissique oppose au monde extérieur dispensateur de stimulus. Elle serait issue de cette peur panique de mourir au fond de toutes les peurs. C'est parce qu'un Autre du recours récrée itérativement la bulle primitive, cet espace de non-temps que le sujet peut devenir un corps, un être séparé, en relation à lui-même et à l'autre. Habité par le témoin de ses éprouvés cet interprète qui les lui aura restitué, il inscrit son image dans la rencontre avec le visage d'autrui. Mais cette ouverture subjective reste radicalement traumatique car elle implique la perspective de sa disparition. Une inquiétante question en découle : comment la peur de mourir peut-elle trouver une autre issue que le meurtre ?

En 1974, Jacques Lacan répondant à la question d'une journaliste italienne sur ce qui conduit les gens à se tourner vers la psychanalyse invoque la peur comme motif princeps. Il considère que celle-ci est issue d'une incompréhension de l'homme devant ce qui lui arrive, y compris ce qu'il a voulu. Ceci produisant un état de panique au fondement de la névrose. Quand les mots manquent, les choses deviennent inquiétantes alors le symbolique vacille et la peur se développe. Elle fragilise le sujet dont « la réalité n'est plus contenue par le langage ». Les formes, les objets, les pensées prolifèrent, se métamorphosent, deviennent envahissantes. S'il n'y a pas d'Autre pour en restituer du sens, le sujet perd son adresse et se désole, sa parole erre sans réponse possible. C'est donc parce qu'un trop de réel déborde l'imaginaire corporel et le langage symbolique que la peur surgit, celle de ne pas comprendre. Là où le sens s'effondre, une souffrance brutale s'empare du sujet qui tend à penser que tel est le désir de l'Autre.

La peur s'installe dans une proximité honnie quand le familial s'est évidé, entraînant son rejet ; les mots prennent l'allure de fantômes qui font le lit de celle-ci. Elle entretient une opposition, un rapport d'exclusion entre le Je et l'Autre, entre dedans et dehors ne cessant de construire des murs. Ceux-ci prolifèrent aujourd'hui, sur les frontières au-delà desquelles se tiendrait un étranger source de corruption de ce qui fait le propre. L'absence de l'autre, l'évanouissement du témoin intime, nourrissent la frustration, aiguise l'agressivité pulsionnelle qui, par projection, transforme le dehors en une zone hostile, peuplée d'objets qui font peur.

Antérieurement à la peur communicable, dicible, prise dans les rets du langage, fantasmée dans le cadre de la relation d'objet, règne une peur de l'innommable, une peur primitive irreprésentable ». La peur exprimée recouvrirait dans son fond une « fragilité du système signifiant ». La dimension symbolique est questionnée dans ses assises. Cette peur en deçà des mots est toujours prête à ressurgir dès que notre illusion d'immortalité, notre continuité narcissique sont ébranlées.

J'ai rencontré Fred, il venait d'avoir dix-huit ans mais sa demande datait de presque une année alors qu'il était encore un mineur isolé étranger. Il était hébergé dans un foyer sous tutelle de l'Aide Sociale à l'Enfance et souhaitait suivre une formation d'aide-soignant en vue de devenir infirmier ; c'était le métier de son père dont il portait le prénom et le nom. L'ASE, ayant considéré que ces études étaient trop longues, l'avait orienté vers une formation d'installation de sanitaire. À côté des renseignements fournies par son éducatrice référente, Fred avait écrit comme motif de sa demande au centre de soins : « la disparition de mes parents assassinés en République Démocratique du Congo » et sur le plan psychologique : « soutien moral et pour la demande d'asile auprès de l'OFPPRA », l'office français pour les réfugiés et les apatrides.

Je fus frappé, lors de notre première rencontre, par son impossibilité à me tourner le dos après que je l'eus laissé passer devant moi pour se rendre dans le lieu de consultation, situé à l'étage au-dessus. Je ressentis très vite de sa part une grande méfiance contenue dans sa posture, son regard voilé ; son corps était habité par la mémoire de la peur. Pour se présenter, en réponse à mon questionnement une fois décrit le cadre de nos entretiens, il me « récita » un compte-rendu chronologique de son histoire familiale et traumatique. Il venait d'adresser ce récit à l'OFPPRA. L'espace psychique de cet adolescent semblait occupé par une scène, celle de l'assassinat de ses parents qu'il avait entendu mais non vu. Sa reconstitution, sans cesse rejoué intérieurement, contraignait sa vie à rester suspendu à cette fabrique du témoignage de la disparition de « l'Autre du recours », la figure de ses parents composés. D'ailleurs ses nuits erratiques le ramenaient en permanence dans la maison familiale au moment du drame alors qu'il avait quinze ans ; dans cette autre nuit pleine d'effroi durant laquelle il avait cherché à échapper aux tueurs.

Pendant plus d'une année j'aurais éprouvé la présence de ces images, ces sons, ces affects aux limites du représentable tissant les liens transférentiels dans les silences qui

envahissaient nos séances. Je lui restituais quelquefois ce qui me traversait et que je tentais de me représenter. Son visage quasi pétrifié se fracturait, des larmes coulaient silencieusement et puis, par une mimique d'assentiment, il reconnaissait ce que je lui disais sans pouvoir reprendre le fil d'un discours propre. Fred était donc un « sans-deuil » apparenté à des êtres dont la mort n'avait pas été digne d'être pleurée. « Sans tombeau, ni lamentation, sans larme, ni sépulture », ils étaient pour lui des fantômes revenant dans un questionnement torturant lui demander de se situer après leur disparition. Fred semblait projeter, déposer en moi sa souffrance. Il cherchait à se protéger de la menace du retour d'un vécu de néantisation qui l'avait submergé durant cette longue nuit d'épouvante suivant le meurtre de ses parents. Il n'en était pas revenu, son visage oscillait entre un masque gris de vieillard au regard éteint et celui d'un enfant qui s'illuminait quand il pouvait sourire. Il s'agissait « d'interroger la corrélation entre l'errance, le trou dans le regard, auquel est condamné celui dont une souffrance paralysante s'est emparée, et la façon dont l'ensemble des processus sont mis en demeure de fraterniser avec le négatif, que ce dernier se fasse l'instigateur du déni, d'éjection en direction de quelque lieu autre, ou d'espaces blanc ».

Dans sa relation au monde la peur était devenue si déterminante que les objets prenaient une allure ou bien redoutable et menaçante ou bien régressivement maternant. Une thématique récurrente consistait dans la dénonciation des carences de ses éducateurs ; le sentiment qu'ils ne le reconnaissaient pas, le considéraient mal. Le conflit ou l'évitement semblaient organiser ses relations avec eux. Au fond, ceux qui occupaient aujourd'hui la place de l'être secourable et une position d'autorité censée transmettre les coutumes et les valeurs de la société qui l'avait adopté ne pouvaient être légitime. La rupture des liens avec son environnement d'origine avait fissuré son narcissisme qui s'était auto-clivé. Aux intervenants sociaux forcément défailnants voire persécutants s'opposait la figure occulte et idéalisée d'une mère-père prenant soin de lui même. Quant aux intervalles idylliques décrits par ses éducateurs, ils recelaient des mouvements régressifs apaisants mais confusionnels. Cependant, après deux années de suivi des courbes de son fleuve, en dépit de méandres juridiques pleines d'absurdités, je découvris le visage d'un jeune homme quand il vint me dire au revoir.

Rarement, j'ai autant cette image d'une enfance cryptée et d'une adolescence éclipsée qu'avec ces mineurs qui ont été confrontés aux meurtres dans des pays où la violence politique ruine les liens sociaux. Souvent, ils ne leur restent que les souvenirs idéalisés d'une période infantile aux allures paradisiaques, facteur d'une fixation qui leur rend quasi impossible la traversée du passage adolescent. Agrippés à ces divinités disparues, leur foi demeure secrète et difficile à engager. Ce qui enkystent une souffrance qui ne peut se déplier qu'en passant par un autre regard. C'est à partir de cette reconnaissance qu'une temporalité singulière pourra être retrouvée, permettant l'inscription de ce vécu d'errance et d'existence suspendue dans un espace vectorisé.

Aujourd'hui notre écoute n'est elle pas contaminée par une certaine banalisation de la disparition, érodée par l'ampleur des massacres, aussitôt oubliés que médiatisés ?

Une part de notre engagement serait de nous tenir aux côtés de nos patients pour les accompagner dans les funérailles des leurs qu'ils n'ont pu accomplir. Le silence de nos séances est celui d'un recueillement, d'une pensée habitée par la présence qui s'éloigne des disparus. Il cherche à endiguer les effets de la brutalité de leur arrachement sans reste temporel, spatial, spirituel, corporel qui laisse l'endeuillé transparent à lui-même et aux autres. « Offrir sa voix aux sans-deuil est une des tâches de la [psychanalyse] qui vient : une tâche à propos de laquelle on ne peut séparer éthique et politique. Une tâche qui est radicalement politique ».

Le XIXe siècle, avec l'avènement du progrès scientifique, s'est clôturé sur l'annonce de la mort de Dieu ; le mitan du XXe siècle nous a laissé sidéré par un absolu du mal, un règne de la désolation dont certains ont pensé qu'ils signifiaient l'abandon de l'homme par Dieu. Est-ce que les débuts du XXIe siècle où triomphe le spectaculaire, où la bulle virtuelle se généralise, où la mort elle-même, est déifiée disséminent l'indifférence ? Si bien que la peur et l'irresponsabilité ne cesseraient d'attaquer les liens sociaux comme les identités singulières. Les violences politiques trouvent de moins en moins de témoins attentionnés, d'êtres proches attentifs et disponibles pour métamorphoser la peur de mourir en responsabilité pour autrui.

BIBLIOGRAPHIE

J. Butler, *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*, Paris, Payot / Rivages, 2014.

J.L. Dardenne, *Sur l'affaire humaine*, La librairie du XXIème siècle, Paris, Le Seuil, 2012 (dont je me suis largement inspiré dans cette vignette).

G. Didi-Huberman, *Sur le fil*, Paris, Ed. de Minuit, 2013.

S. Ferenczi, *Psychanalyse IV, Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1982.

J. Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Le Seuil, 1980.

V.S. Naipaul, *A la courbe du fleuve*, Paris, Albin Michel, 1982.

J.D. Nasio, *Le livre de la douleur et de l'amour*, Paris, Payot / Rivages, 1996.

M. Schneider, *La détresse, aux sources de l'éthique*, Paris, Le Seuil, 2011.

Sophocle, *Antigone*, trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 2006.